

—C'est une arrestation qui nous vaudrait honneur et profit ! répliqua le second agent. Quel coup de maître pour notre rentrée ! Mais comment nous y prendre ?

—Rien de plus simple ! La famille Cascabel ne tardera pas à partir, et comme elle ira par le plus court, il n'est pas douteux qu'elle ne gagne le port de Numana. Eh bien, nous y arriverons avant ou en même temps que le comte Narkine, et nous n'aurons plus qu'à lui mettre la main sur l'épaule !

—Soit, mais j'aimerais mieux le devancer à Numana, afin de prévenir la police du littoral, qui nous prêterait main-forte au besoin !

—C'est ce que nous ferons à moins d'événements imprévus, reprit le premier agent. Ces saltimbanques seront forcés d'attendre que la glace soit assez solide pour porter leur voiture ; tandis qu'il nous sera très facile de prendre les devants. Restons donc à Port-Clarence et continuons d'observer le comte Narkine, sans qu'il soupçonne rien. S'il doit se défier des fonctionnaires russes qui quittent l'Alaska pour rentrer en Europe, il ne peut supposer que nous l'ayons reconnu. Il partira, nous l'arrêterons à Numana, et nous n'aurons plus qu'à le conduire sous bonne escorte à Pétropavlovk ou à Iakoutsk.

—Et au cas où ses bateleurs voudraient le dé fendre, fit observer le second agent.

—Il leur en coûterait cher d'avoir favorisé la rentrée en Russie d'un évadé politique !

Ce plan, très simplement conçu, devait réussir, puisque le comte Narkine ignorait qu'il eût été reconnu, et puisque la famille Cascabel ne savait pas qu'elle fût l'objet d'une surveillance spéciale. Ainsi, ce voyage, si heureusement commencé, risquait de mal finir pour M. Serge et ses compagnons.

Et, pendant que se tramait cette machination, tous étaient à la pensée qu'ils ne se sépareraient pas, qu'ils se dirigeraient ensemble vers la Russie. Quelle joie en éprouvaient plus particulièrement Jean et Kayette !

Il va sans dire que les deux agents avaient gardé pour eux le secret qu'ils allaient exploiter. Aussi personne à Port Clarence n'eût pu s'imaginer, que, parmi les hôtes de la *Belle-Roulotte*, il y eût un personnage de l'importance du comte Serge Narkine.

Il était encore difficile de fixer le jour du départ. On suivait avec une extrême impatience les modifications de cette température, véritablement anormale, et, ainsi que le déclarait M. Cascabel, jamais il n'avait si vivement désiré qu'il fit un froid à fondre des pierres.

Pourtant, il importait d'être de l'autre côté du détroit avant que l'hiver eût définitivement pris possession de ces parages. Comme il ne serait dans toute sa rigueur que vers les premières semaines de novembre, la *Belle-Roulotte* aurait le temps de gagner les territoires méridionaux de la Sibérie. Là, dans quelque bourgade, on attendrait la saison favorable pour se diriger vers les monts Ourals.

En ces conditions, Vermout et Gladiator pourraient, sans trop de fatigue, suffire à la traversée des steppes. La famille Cascabel arriverait à temps pour prendre part à la foire de Perm, c'est-à-dire en juillet de l'année prochaine.

Et toujours, ces glaçons qui continuaient à remonter vers le nord, emportés par le courant chaud du Pacifique ! Toujours une flottille d'icebergs qui dérivait entre les rives du détroit, au lieu d'un immobile et solide ice-field !

Cependant, le 13 octobre, on constata un certain ralentissement dans cette dérive. Vers le nord, très probablement, s'était accumulée une embâcle, qui lui faisait obstacle. En effet, aux dernières limites de l'horizon, apparaissait une ligne continue de sommets blancs, qui indiquait la prise totale de la mer arctique. La réverbération blafarde de la banquise emplissait l'espace, et la solidification complète ne tarderait pas à se produire.

Entre temps, M. Serge et Jean consultaient les pêcheurs de Port-Clarence. Plusieurs fois déjà, tous deux avaient cru que le passage pouvait être tenté : mais les marins, qui "connaissaient bien leur détroit", avaient conseillé d'attendre.

"Ne vous pressez pas, disaient-ils. Laissez faire le froid ! Il n'a pas encore été assez vif pour former l'ice-field ! Et puis, quand bien même la mer serait prise de ce côté du détroit, rien ne prouve qu'elle le serait de l'autre côté, surtout dans les parages de l'îlot Diomède !"

Et le conseil était sage.

"L'hiver n'est pas précocé, cette année ! fit un jour observer M. Serge à un vieux pêcheur.

—Oui, il y a du retard, lui répondit cet homme. Raison de plus pour ne point vous hasarder, avant d'être certain que le passage est possible. D'ailleurs, votre voiture, c'est plus lourd qu'un piéton, et cela demande plus de solidité ! Attendez qu'une bonne couche de neige nivelle tous les glaçons, et vous pourrez alors rouler comme sur une grande route ! De plus, vous rattraperez vite le temps perdu, sans vous exposer à rester en détresse au milieu du détroit !"

Il fallait bien se rendre à ces raisonnements venant de gens pratiques. Aussi M. Serge s'appliquait il à calmer son ami Cascabel, qui se montrait le plus impatient de toute la troupe. L'important, surtout, c'était de ne point compromettre par trop de hâte le voyage et les voyageurs.

"Voyons, lui disait-il, un peu de patience ! Votre *Belle-Roulotte* n'est point un bateau ; si elle était prise dans une dislocation des glaces, elle s'en irait bel et bien par le fond. La famille Cascabel n'a pas besoin d'accroître sa célébrité en allant s'engloutir dans les eaux du détroit de Behring !

—En serait elle accrue, d'ailleurs ?" lui répondit en souriant le glorieux César.

Au surplus, Cornélia intervint, disant qu'elle n'entendait point qu'une imprudence fût commise.

"Eh ! c'est pour vous que sommes pressés, monsieur Serge ! s'écria M. Cascabel.

—Soit, mais moi, je ne le suis pas pour vous !" répondit le comte Narkine.

Malgré l'impatience générale, Jean et Kayette ne trouvaient pas que les jours fussent longs à passer. Jean continuait à instruire Kayette. Déjà elle comprenait et parlait le français avec facilité. Entre eux, il n'y avait plus de difficultés pour s'entendre. Et puis, Kayette se sentait si heureuse au milieu de cette famille, si heureuse près de Jean qui l'entourait de tant de soins ! Décidément, il aurait fallu que M. et Mme Cascabel eussent été aveugles pour ne point reconnaître quel sentiment elle inspirait à leur fils. Aussi commençaient-ils à s'en inquiéter. Ils savaient ce qu'était M. Serge, et ce que serait un jour Kayette. Ce n'était plus la pauvre Indienne, qui allait mendier à Sitka quelque place de servante, c'était la fille adoptive du comte Narkine. Et Jean se préparait de grands chagrins pour l'avenir !

"Après tout, disait M. Cascabel, M. Serge a des yeux pour voir, il voit de quoi il retourne ! Eh bien, s'il ne dit rien, Cornélia, nous n'avons rien à dire !"

Un soir, Jean demanda à la jeune fille :

"Es-tu contente, petite Kayette, d'aller en Europe ?

—En Europe !... Oui !... répondit-elle. Mais je le serais bien davantage, si j'allais en France !

—Tu as raison !... C'est un beau pays que le nôtre, et un bon pays ! S'il pouvait jamais devenir le tien, tu t'y plaindrais..."

—Je me plaindrais partout où serait ta famille, Jean, et mon plus grand désir est de ne jamais vous quitter !

—Chère petite Kayette !

—C'est bien loin, la France !...

—Tout est loin, Kayette, et surtout quand on a hâte d'arriver ? Mais nous arriverons... trop tôt peut-être..."

—Pourquoi, Jean ?

—Parce que tu resteras en Russie avec M. Serge !... Si nous ne nous séparons pas ici, il faudra nous séparer là bas !... M. Serge te gardera, petite Kayette !... Il fera de toi une belle jeune fille... et nous ne te verrons plus !

—Pourquoi dire cela, Jean ? M. Serge est bon et reconnaissant !... Ce n'est pas moi qui l'ai sauvé, c'est vous, c'est bien vous !... Si vous n'aviez pas été là, qu'aurais-je pu faire pour lui ?... S'il vit, c'est à ta mère, c'est à vous tous qu'il le

doit !... Penses-tu que M. Serge puisse l'oublier ? Pourquoi veux-tu, Jean, si nous nous séparons, pourquoi veux-tu que ce soit pour toujours ?

—Petite Kayette... je ne le veux pas ! répondit Jean, qui ne pouvait contenir son émotion. Mais... j'ai peur !... Ne plus te voir, Kayette !... Si tu savais combien je serais malheureux !... Et puis, ce n'est pas seulement te voir que j'aurais voulu !... Ah ! pourquoi ma famille ne peut-elle te suffire, puisque tu n'as plus de parents !... Mon père et ma mère t'aiment tant..."

—Pas plus que je ne les aime, Jean !

—Et aussi, mon frère et ma sœur !... J'espérais qu'ils auraient été une sœur et un frère pour toi !

—Ils le seront toujours... Et toi, Jean ?...

—Moi... moi aussi... petite Kayette... Oui !... un frère... mais plus dévoué... plus aimant !..."

Et Jean n'alla pas au delà. Il avait pris la main de Kayette, il la pressait... Puis, il s'en fut, ne voulant pas en dire davantage. Kayette, toute émue, sentait son cœur battre bien fort, et une larme s'échappait de ses yeux.

A la date du 15 octobre, les marins de Port-Clarence avertirent M. Serge qu'il pouvait se préparer au départ. Le froid s'était vivement accentué depuis quelques jours. Maintenant, la moyenne de la température ne s'élevait pas à dix degrés centigrades au-dessous de zéro. L'ice-field paraissait être absolument immobile. On n'entendait même plus rien de ces craquements significatifs, qui se produisent lorsque la cimentation n'est pas complète.

Il était probable que l'on ne tarderait pas à voir arriver quelques-uns de ces indigènes asiatiques, qui traversent le détroit pendant l'hiver, et font un certain commerce entre Numana et Port-Clarence. C'est même une route assez fréquentée, parfois. Il n'est pas rare que des traîneaux, attelés de chiens ou de rennes, aillent d'un continent à l'autre, enlevant en deux ou trois jours les vingt lieues qui séparent les deux rives entre les points les plus rapprochés du détroit. Il y a donc là un passage naturel, qui s'ouvre au commencement et est clos à la fin de l'hiver, c'est-à-dire praticable pendant plus de six mois. Seulement, il convient de ne partir ni trop tôt ni trop tard, afin d'éviter les catastrophes épouvantables qui résulteraient d'une dislocation du champ de glace.

En prévision du voyage à travers les territoires sibériens jusqu'au jour où la *Belle-Roulotte* s'arrêterait pour hiverner, M. Serge avait fait acquisition à Port Clarence de divers objets indispensables à un cheminement pendant les grands froids, entre autres plusieurs paires de ces raquettes que chaussent les indigènes en guise de patins, et qui leur permettent de franchir rapidement de vastes espaces glacés. Ce n'était pas à des fils de saltimbanque qu'il aurait fallu un long apprentissage pour s'en servir. En quelques jours, Jean et Sandre étaient devenus d'habiles "raquetteurs" en s'exerçant sur les criques solidifiées le long de la grève.

M. Serge avait aussi complété l'assortiment de pelleteries achetées au fort Youkon. Il ne s'agissait pas seulement de se préserver du froid en revêtant ces chaudes fourrures, il fallait en garnir intérieurement les compartiments de la *Belle-Roulotte*, en couvrir les couchettes, en tapisser les parois et le plancher, afin de maintenir la chaleur développée par le poêle de la cuisine. D'ailleurs, on ne saurait trop le répéter, le détroit une fois traversé, M. Cascabel comptait passer les mois les plus rigoureux de l'hiver dans une de ces bourgades qui ne manquent point aux districts du sud de la Sibérie méridionale.

Enfin le départ fut fixé au 21 octobre. Depuis quarante-huit heures, le ciel très brumeux venait de se fondre en neige. Une vaste couche blanche faisait du large ice-field une plaine uniforme. Les pêcheurs de Port-Clarence affirmèrent que la solidification devait s'étendre d'une rive à l'autre.

Du reste, on ne tarda pas à en être certain. Quelques trafiquants venaient d'arriver du port Numana, et leur voyage s'était effectué sans obstacles et sans dangers.

Le 19, M. Serge apprit que deux des agents russes, qui se trouvaient à Port-Clarence n'avaient pas voulu attendre plus longtemps pour